

Séance du 7 septembre à 10 heures (Président Karel Jonckheere)

Karel Jonckheere

Volume 1, numéro 3, décembre 1968

Le Poète dans la société contemporaine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500038ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500038ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jonckheere, K. (1968). Séance du 7 septembre à 10 heures (Président Karel Jonckheere). *Études littéraires*, 1(3), 361–382. <https://doi.org/10.7202/500038ar>

Séance du 7 septembre 1967, à 10 heures

PRÉSIDENT : KAREL JONCKHEERE

LE PRÉSIDENT (Belgique) :

Chacun de nous représente ici sa propre personnalité, sa propre peau, et non pas la superficie de sa patrie. Je suis néanmoins heureux de trouver un symbole dans cette présidence, car ma Patrie, la Belgique, a toujours été un petit carrefour de grands courants. En général, on choisit comme président, quelqu'un dont on veut se débarrasser comme orateur, dans l'espoir qu'il donnera la parole aux autres. Eh bien, je vais vous décevoir. Je me cède la parole. J'ai plus de confiance en la poésie que dans le poète. Voilà mon thème. La poésie n'est pas un corps simple qu'on peut éliminer comme l'or, le plomb ou l'hélium. On ne la trouve ni dans les gisements souterrains, ni dans les mines à ciel ouvert, ni sur la terre sous forme de fleurs, de collines, de rivières ou de sources. Non plus entre la terre et le ciel, dans les nuages, la lune et les étoiles. On ne la découvre pas dans l'histoire, la science, la philosophie et les religions. On ne la ramasse pas au pied des statues, sur la palette d'un peintre ; elle ne se cache pas dans un piano, un violon, un chalumeau. Surtout pas dans le dictionnaire, ce grand cimetière verbal. On ne l'apprend pas à l'école primaire, à l'université, dans un lit. Elle n'appartient ni à l'amour, ni au midi le juste, ni au crépuscule, le soir, à la nuit. Elle ne se réfugie pas dans les hôpitaux, les musées, les prisons, les vieilles tours d'un château, dans une cabane, pas même « ma cabane au Canada ». On ne la transporte pas en voiture, en bateau, en avion, en fusée. Les aveugles n'en ont pas plus que les clair-voyants. Elle n'est pas le monopole des enfants, des savants, des poètes. Elle n'est ni masculine, ni féminine, ni hermaphrodite. Elle échappe aux sens, aux poids, aux mesures. Elle n'assiste pas aux congrès dont elle est, comme aujourd'hui, le thème. Elle n'est d'aucune race, elle n'habite pas entre les frontières. J'ignore si elle est connue des minéraux, du monde végétal, des animaux. Je sais qu'elle se donne parfois aux hommes, provisoirement aux hommes de notre terre. On en parle beaucoup trop. Si nous savions ce qu'elle était dans son essence, nos suppositions, nos essais, nos définitions seraient moins longs et plus simples. Là, nous nous embrouillons dans un jargon prétentieux, illusoire et vide. Notre misère d'approche se

limite à dire que son cercle est rond. Ce grand zéro est le symbole de notre puissance. Nous confondons poésie et poème, poésie et forme, poésie et contenu humain. Poésie, pourtant, n'est pas mystère. Notre émotion, notre don de la subir, d'en jouir sont réels. Tout aussi réels que notre corps, cette machine à énergie, aussi réels que la physique qui nous entoure et dont nous relevons. Sans cette physique, pas de sensations, pas de secousse poétique. Il n'est pas nécessaire de savoir ce que la poésie est vraiment pour constater qu'elle nous bombarde de ses étincelles depuis que la parole en est devenue le réacteur. Depuis des millénaires, entre tous les méridiens et tous les parallèles, le dépôt poétique reste une réalité.

Aucun séisme, aucun déluge n'en a altéré les multiples possibilités. Aucune révolution, sociale, économique, politique, morale, artistique a été capable d'interrompre le courant entre les nouvelles réalités et le noyau poétique. Les guerres n'ont pas tué la poésie, la paix ne l'a point endormie. La douleur et le désespoir y ont cherché asile, seul le bien-être parfois a cru s'en passer et l'a confondue avec la rhétorique. Il n'y a pas moyen de la chasser pour la simple raison que même le chasseur le plus abruti fait appel à des cris qui automatiquement se chargent d'une magie dont il a besoin pour son élan illusoirement destructif. Vouloir anéantir la poésie, c'est demander au feu d'éteindre sa flamme.

Il ne faudra jamais désespérer de l'avenir de la poésie aussi longtemps que la parole existera. Ne perdons pas notre temps en nous inquiétant du sort de la poésie. Jamais le monde ne s'est cassé en autant de tessons qu'aujourd'hui et jamais au cours de l'histoire la poésie ne s'est si bien portée. Ne cherchons pas de problèmes là où il n'y en a pas. Il y a d'autres points d'interrogation qui réclament notre attention : le bonheur par la liberté, par exemple. Ne soyons pas orgueilleux, les poètes, la poésie n'y apportera aucune solution. Elle n'est pas une arme massive, pas même un pansement collectif. Elle est du même ordre qu'un sourire et une larme : un sourire parlé, une larme murmurée, une poignée de mains dialoguée. Cela peut paraître simpliste mais tout ce qu'on y ajoute est extra-poétique et relève du domaine du message, de l'esthétique, de la psychanalyse. Ne confondons pas le diamant avec son écrin ni avec le geste qui nous l'offre. Je ne vois aucune corrélation entre la poésie et « la conquête sociale du bonheur », « la conquête de la terre », la « conquête de l'espace », « la liberté des peuples ». Chacune de ces disciplines peut inspirer à l'homme la responsabilité de son commerce avec les autres, de son propre destin, de sa solidarité avec ceux qui sortiront de sa semence. Cette responsabilité humaine n'implique pas celle de la poésie, je

ne dis pas de la littérature, qui, si elle veut être sincère, a ses droits et ses devoirs. Peut-être ai-je mal compris la signification qu'on donne au mot poésie. Je m'en excuse, et j'en tire une leçon, même plusieurs :

La première : avant de manipuler des mots-clichés, lavons-les dans leur sens original pour leur enlever les empreintes et la patine des lieux-communs ;

Deuxièmement : ne confondons pas l'essence poétique, cette radiation verbale, ce miracle d'intuition, avec les écrits en vers ;

Troisièmement : n'exigeons pas d'un poète inspiré par la poésie qu'il joue intentionnellement le rôle de prophète, de sociologue, de politicien, de moraliste. Rien ne lui défend de se dédoubler en poète et en réalisateur. Voulant accorder les deux, il s'expose à devenir un poète médiocre et un homme d'action puéril.

Ma conclusion personnelle : le premier homme du monde était un poète, car il a inventé ou découvert la ligne d'horizon qui sépare et réunit le silence et la vibration mentale, le chaos et l'image, l'existence et le non-être.

Le dernier homme sur terre sera encore un poète, car son ultime cri ou balbutiement résumera la tension entre notre vie et notre destruction dans l'éternité. Entre ces deux pôles, tâchons de nous éclairer de poésie, car notre terre a besoin de lumière, qu'elle soit lune, soleil ou regard. Pour que nous voyions les autres, et pour que les autres nous voient.

Je donne maintenant la parole au grand poète russe Siméon Kirsanov et il nous a promis de ne pas parler plus longtemps que vingt-cinq minutes.

Communications

SIMÉON KIRSANOV (*U.R.S.S.*) :

Chers collègues, — Je vous prie d'excuser ma détestable prononciation, mais je n'ai pas d'autre issue.

Je voudrais, tout d'abord, remercier les organisateurs de cette belle réunion, qui m'ont invité ici en tant que poète de la Russie nouvelle.

La poésie du monde entier est présente, à Montréal, comme une partie de cette exposition gigantesque qui reflète la pensée et l'activité créatrice de l'homme dans toutes ses manifestations. Autant que je sache, c'est la première fois que la poésie se voit accorder cette possibilité, et cela prouve son importance actuelle dans la vie des hommes.

Je voudrais, à ce propos, attirer votre attention sur l'intérêt extraordinaire et toujours grandissant que l'on accorde à la création poétique dans le monde où nous vivons. Témoins les journées de la poésie à Moscou, les rencontres de Knokke-le-Zoute; les festivals poétiques à Budapest, à Léninegrad, en Géorgie; les soirées poétiques attirant des milliers de personnes à la Salle de la Mutualité, à Paris; les rencontres internationales de poètes sur le lac Ohrid, en Macédoine et à Sarajevo — tout cela n'existait pas avant.

La poésie devient plus nécessaire aux hommes et ceux qui la créent éprouvent, de plus en plus, le besoin de se rencontrer.

Maintes fois, j'ai vu les lecteurs, dans les librairies de Moscou, acheter avant tout des livres des poètes inconnus, de préférence aux auteurs depuis longtemps célèbres, comme s'ils cherchaient un nouveau poète qui pourrait exprimer le monde intérieur de l'homme de notre temps, et de l'avenir. Ils aspirent à découvrir, dans les lignes inconnues signées par des noms encore inconnus les réponses à leurs problèmes, pour comprendre et eux-mêmes et leurs vies à travers l'imagination et le monde du poète.

La poésie, dans mon pays, fait désormais concurrence au cinéma; des tirages de cinquante et de cent mille exemplaires pour des livres de poésie sont devenus chose courante. Et cela ne tient pas du tout à ce que la poésie jouerait, chez nous, un rôle utilitaire, ou de propagande. Au contraire. Maintenant, dans la poésie, plus que dans les autres arts, on vise à l'expression pure et sincère de l'essentiel de l'homme détaché de tout intérêt commercial et de tout conformisme.

Ce n'est pas que je sois enivré et ébloui par la supériorité du métier des vers, mais parce que les choses sont ainsi, que je voudrais répéter une pensée qui n'a rien de neuf d'ailleurs: seule la poésie se passe de tout accessoire. Elle n'a besoin ni de pinceau, ni de ciseau, ni de flûte. Son instrument unique, c'est l'homme lui-même, le poète. Il peut se passer de papier et de plume et créer dans sa tête. C'est là peut-être la raison pour laquelle la poésie exprime l'homme indépendamment de tout ce qui n'est pas lui-même. La poésie authentique capable de créer les images les plus fantastiques, est incapable d'illusions mensongères. Nous sentons le faux dans la poésie, en moins de temps qu'il n'en faut pour saisir une fausse note d'un instrument de musique. C'est pourquoi, peut-être, le temps fait très vite la différence entre la poésie authentique et la fausse, l'originale et l'imitative, la novatrice et la banale.

Ce que l'homme d'aujourd'hui cherche dans la poésie, ce n'est pas une illusion; il se cherche soi-même dans le poète, et il veut

entendre ce qu'il ne peut pas exprimer par ses propres moyens. Maïakovski disait :

**Je vais pleurer pour tous,
Je vais payer pour tous.**

Cette formule inventée par Maïakovski dans les années vingt, définit le rôle nouveau du poète dans la vie de l'homme d'aujourd'hui. Elle nie l'isolement traditionnel du poète de la société traditionnellement hostile au poète. L'attitude du poète consistait à être seul et replié sur lui-même. Bien sûr, aujourd'hui aussi, les hommes se regardent dans une page de poésie, non pour voir leur portrait ou leur reflet (ce serait simplifier les choses), mais dans cette page, ils se cherchent eux-mêmes inclus dans le poète et exprimés en lui. L'état d'un poète est individualisé à l'extrême et, en même temps, il peut se répéter en autrui.

Plus la personnalité du poète est originale et indépendante et plus forte est la conscience chez le lecteur de sa propre personnalité, de sa valeur humaine et de son existence individuelle, unique. À la différence des idées directes, la poésie ne réunit pas les hommes en groupes, pensant de la même manière ; au contraire, elle distingue chaque homme des autres en lui conférant la conscience de soi-même, de son droit au bonheur et au malheur, au souci et à l'espoir personnels.

Cela ne diminue en rien l'importance des idées et du groupement des hommes autour d'elles. Mais la poésie a une autre destination ; elle est comme un rameur seul dans sa barque à la différence des passagers d'un paquebot transatlantique.

Mais nous vivons à une époque où existent des dangers communs pour tous, et non seulement pour telle ou telle personne. Ces dangers nous font une obligation de nous réunir pour notre défense commune. Un assassin est dangereux pour un homme. L'attaque d'une tribu contre une autre peut ne pas toucher les autres tribus. Le poète peut ne pas voir ces faits. Mais le danger qui rassemble toute l'humanité dans l'alarme pour son avenir sur cette terre, ne peut laisser le poète indifférent.

Un poète indifférent envers l'humanité engendre l'indifférence de l'humanité à son égard. A-t-il droit de dire : « Après nous le déluge » ? Non, il cessera d'être poète. Voilà pourquoi je vois la particularité du poète nouveau dans son anti-indifférence, dans sa négation active de l'indifférence.

Nous avons vu les fissures qui ont coupé les maisons et les trottoirs de Tachkent. Il y a aussi des fissures laissées par les

bombes. Il y a des fissures sur les corps des enfants. Il y a les fissures que laisse un amour qui n'est pas partagé, les séparations forcées, les pertes et les morts.

Je vais vous dire une poésie qui exprime cet état. La traduction est de Léon Robel. La voici :

SOUS UN MÊME CIEL (1962)

Sous le même ciel, sur ce Globe Terre, nous vivions ensemble
 où dans le soleil flottaient les nuées et tombaient les pluies,
 où l'air était bleu comme sur les cimes et piqué d'étoiles,
 les branches en fleurs, où les oiselets nidifiaient dans l'herbe.
 Sur le Globe Terre, sous le même ciel, nous étions tous deux,
 partageant le pain et buvant le vin dans le même verre.
 Te rappelles-tu le fracas soudain fendant le bonheur,
 fêlure de nuit — la vie en deux mondes, le monde en deux parts ?
 Et le précipice hache la maison, la table et son pain,
 met entre les murs, dressés côte à côte, un ciel de tempêtes.
 Et voici voler deux énormes blocs couverts de vapeurs,
 qui étaient, c'est vrai, la même maison, le Globe Terrestre . . .
 Mais sur ces deux mottes, on peut vivre encore, et les hommes
 [vivent
 n'ayant souvenir que dans le sommeil de cette merveille —
 où dans le soleil passaient les nuées et tombaient les pluies,
 Sous un même ciel, dans un même monde, nous vivions ensemble.

Après avoir entendu ces vers, un de nos excellents écrivains, Victor Chklovski, m'a rappelé la phrase de Heine: « La fissure dans l'humanité passe par le cœur du poète ».

Nous ne sommes pas des sismographes pour enregistrer ces fissures et ces gouffres. La poésie n'est pas de l'information même du point de vue de la théorie cybernétique de l'information. La fissure, dans le cœur du poète, crie « Au secours ». Elle réclame, non seulement le diagnostic, mais aussi l'intervention du médecin. Le poète est incapable d'être médecin : mais il l'appelle, il alerte l'humanité par un coup de téléphone dans la nuit. Il avertit que la fissure est très profonde et qu'elle concerne tout le monde.

Une telle poésie doit s'imposer à notre époque qui est non seulement le siècle de l'atome mais aussi le siècle de la désinformation. Quand j'entends les beaux mots de paix, de liberté, d'amitié, d'amour, de bonté, de justice — je me prends souvent à douter qu'ils aient vraiment le sens donné par le dictionnaire ; trop souvent, ils signifient, d'une manière monstrueuse, le contraire. On

s'habitue à cela, et non seulement dans le langage de la diplomatie ou des journaux, mais même dans les arts.

Le poète doit rendre aux mots leur sens véritable. Chaque poème est un champ de bataille contre les sens déformés. Ce peuvent être simplement des vers qui expriment un sentiment vrai. En poésie, le mot « amour » doit retrouver sa signification d'amour ; le mot « paix » rejoindre le concept de paix.

La poésie véritable ne peut faire autrement. On ne peut pas imaginer un poète ravi par la vue de Maïdanek ou celle de Hanoï en flammes. Pareille poésie n'a jamais existé de Homère à Frost, de Horace à Apollinaire, de Pouchkine à Pasternak.

La poésie, pour moi, c'est la substance humaine exprimée par la parole poétique, substance dont le noyau est une humanité sans bornes. En cela consiste la mission du poète sur la terre des hommes.

Le président remercie Siméon Kirsanov, et il ajoute :

« Vous avez beaucoup plus de chance que nous, nous d'un petit pays. Un auteur belge, Albert Giraud, a dit, un jour : « Nous avons un public ; malheureusement, il s'est mis à écrire aussi. » Eh bien, chez vous, les grands tirages démontrent qu'il y a encore des lecteurs. Merci beaucoup. Traduisez-nous. »

Il présente ensuite Denise Levertov.

DENISE LEVERTOV (*États-Unis*) :

The questions which the Committee sent to us were about the function of the poet in the world of the future and about whether he has, in fact, a social function. I think he does have a social function, but I do not think we can constructively, usefully, talk about what it will be in the future. We need rather to have a clearer sense of what it is right now. I talked yesterday in defence of engaged poetry and I tried to explain that what I meant by that term was not mere poetry of opinion or of topical comments, but poetry of a more total engagement, an engagement that acknowledges, at all times, that the poet is a man like other men, different from others only in having a capacity for a certain kind of articulation, in which he is fortunate, and which imposes on him as part of the body politic the obligation to use his gift, his good fortune, to be a tongue, a voice. I do not mean by engaged poetry, poetry written with an audience in mind. No. The poet wants to communicate, and he *can* communicate in ways unavailable to all the

people who are not poets; all of you other poets must have had the experience of having someone say to you: « Thank you, you have said for me what I feel but cannot say ». « Thank you, I did not know that I felt that until you said it »; and yet, you the poet did not write the poem for that purpose. You wrote it because a part of yourself, the *other you* inside you, who like the rest of humanity, cannot speak, cannot make poems, needed that poem, that construction of sounds and images. You wrote in solitude and for yourself. And, in doing so, you also unconsciously, unintentionally fulfill part of your human obligation. You awaken and sustain in others the human capacity for what Supervielle called « seeing with the ears ». This bringing into play of dormant faculties increases and enhances life, in the writer and in the reader, and thereby brings about a greater reverence for life in them.

But this is only half of the poet's social function. The other half is his direct social engagement, and this may or may not take place in his poems. We all know, and yet it seems to me that we talk much of the time as if we did not know, that we are living in a moment of unexampled, unprecedented physical danger and moral crisis. Poets are intelligent people and their intelligence is of an intuitive kind. It is an intelligence that has *feeling tone*, that is extremely well adapted to understanding such a crisis not merely strategically or statistically but in more profound, more organic ways than intelligences of a more exclusively rational type. Therefore, unless the poet refuses to do so, unless he deliberately turns his back on the rest of humanity, it is inevitable that his awareness of this moment in history will enter into his poems and colour them. Some poets will be able, and *are* able as I said yesterday, to write poems that are very directly and specifically engaged with the issue of war and peace. They can't *force* themselves to write good poems which are engaged, in the sense of being didactic or hortatory; they cannot *force* themselves to write good poems which incite others directly to start revolutions or to force governments to stop war. If they deliberately, out of a sense of duty, attempt to do so, they will write mere propaganda, not poetry, because *opinion* is not one of the sources, the springs of poetry. But *anguish* is a source of poetry, and their anguish at the human situation today, their total engagement in life, their acknowledgment of brotherhood with the rest of the human race, may cause them to write good poems which *are* revolutionary, and which *will* influence others to action; poems written in solitude, for themselves, whose secondary but terribly important result is social. It is not the poet's will but his need, that inner need that Rilke

spoke about in the *Letters to a Young Poet*, and other places, which creates such poems, and I am able to say that in the United States to-day, such poems are definitely increasing in number and are being written by people who were formerly not writing politically engaged poems but were rather averse to the very idea of doing so. Their inner needs, not their mere opinions have been causing them to do so. And these are good poems. These are not propaganda, not journalism, real poems.

However, there are other poets to whom this does not happen, whose poems, although « engaged » in a more general sense of being written in the full knowledge of our predicament, emerge without the kind of directness that gives them that kind of immediate social effect. And I believe that these poets have a further obligation: I believe that because they have the imagination to understand the full horror of humanity's situation at this time and yet cannot speak it, cannot sing it, are choked, although they are poets, finding themselves able to write about other things, only about other things, not about this: because of this, they (and not only they, but I think especially they) have a further moral obligation to *act* as human beings also, just as if they were not poets at all. The poets who *can* write directly engaged poetry must not only do so; they must back up their words with deeds. And the poets who *cannot* write directly engaged poetry must use their gift of imagination, of intuitive intelligence, humbly, in non-verbal ways until such time comes that they find themselves able to write it also. I mean, for instance, that in the United States, my country — the country at this moment in the forefront of the rush to the abyss — *poets must extend their role beyond the verbal to active resistance to the war, by acts of civil disobedience and by giving every support they can think of to conscientious objectors and to draft resisters.*

One of the speakers has said that if poets try to be, at the same time poets and men of action, they will be mediocre poets and mediocre men of action. I think that in times of great crisis, this is not necessarily true at all. I think that a poet's daily life, how he eats, how he sleeps, how he reads, how he makes love, everything that he does, can nourish his poetry. His being a poet and his being an ordinary human being are one. And this is why I think that his deeds can eventually nourish his work, immediately or eventually. I mean quite literally that the time has come (in the United States anyway, and I am sure that those of you from other countries will find parallels) *the time has come when we are going to have to put our own bodies in front of the war machine.* I am not talking wildly. There are very specific actions planned in

Washington and at the California ports for next month, to which many poets, as well as many other people — clergy, teachers, doctors, professional people of all kinds — have committed themselves. The kids, the students have already committed such actions, but the time has come for the middle-aged, respectable, famous people to commit themselves equally, or more so. *If we do not do this now, if we let this war continue, there will not be a future to talk about.* There will be no « conquest of space ». This is one of the questions we were asked : « What will be the function of the poet in the future, in the age of the conquest of space ? ». There will be no « freedom and self-development of all peoples » — another phrase from the prospectus — *There will be no role for the poet in the non-future.* And even if the holocaust were avoided, if the poets now, in the present, do nothing to prevent the slaughter of other human beings, of the Vietnamese today, and of the next victims tomorrow in the so-called Little Wars, the contained wars ; if the poets do nothing to stop this *now*, they will have no part in whatever future we do arrive at, because they will have abdicated their role as human beings, now in the present. But if we all, all of us poets, act now both in our poetry so far as we are able (not by will but out of our inner need) *and in our actions*, then, if there is a future, the nature of our role in that future, insofar as it may change or be modified in response to new conditions, will evolve out of our present behaviour. If I have not mentioned social problems, racial and economic injustice, etc., it is not because I don't think they are present, but because I think they are inseparable from the problem of attaining peace. *The first objective must be to stop war.* While we work for that objective, we have to try to learn individually what peace is. And we cannot begin to do that without concern for our neighbours, for our brothers. But this is a time of desperate emergency. We have a choice ; not an attractive romantic choice which we can enjoy, because we would rather sit at home and write poems and go walking through the woods and doing whatever we enjoy doing. But we have an emergency choice : to go down into darkness, talking, talking, talking, and saying that we are against war and remembering what poetry was like ; or to help make a world in which poetry can live.

HANS EGON HOLTHUSEN (*Allemagne de l'Ouest*) :

Ladies and gentlemen, — Let us ask again what the poet has to do on a world fair like this. I think I know what is meant by happiness through social means, as it reads in our little memorandum.

It is a goal to be seriously contemplated from its different aspects by engineers and sociologists, food experts and political scientists, UN officials and revolutionary ideologists. But I am not sure whether this kind of happiness is identical with the one that a poet has in mind when he uses the word happiness. « Happiness by social means »: for the poet, as I understand him, this is a tragi-comical misunderstanding, a linguistic affront even, an unreasonable demand upon his powers of invention. The relation of the poet or artist to society and politics, Wystan Hugh Auden once said, is more difficult now than it has ever been before « because while he cannot but approve of the importance of *everybody* getting enough food to eat and enough leisure, this problem has nothing whatever to do with art, which is concerned with *singular persons*, as they are alone and as they are in their personal relations ».

I quote the words of Auden because they call to mind a factor that in these days is largely ignored in the literary discussions taking place in my country or is branded as being « ego-centric » and « socially irrelevant »: the basically personal and intimate nature of a poetic motive or poetic imagery. I have invoked Auden to answer a pressing need, to provide a necessary rejoinder in a critical argument. But even Auden's dictum should not be taken as axiomatic, but understood in a dialectical sense. He himself adds the qualification « except in Africa or still backward semifeudal countries. » We would not deny the basic possibility of a poet being moved by political and social ideas. There are moments in history, there are phases in the evolution of peoples, societies, social classes or minorities, when the poet — not every poet but the poet whose imaginative powers are genuinely caught up in the experience of group solidarity — may emerge as the spokesman of the community and play an active part in the shaping of its political and social awareness. For the 19th century I would name Walt Whitman, who may be seen as the prophet of North American democracy and undoubtedly saw himself in this role. Yet it cannot be said that he wrote his poems « on behalf of society ». He was not merely the poetic loud-speaker of North American society, nor was he the author or ghostwriter of its Constitution; he, too, was an individual, a creative *provocateur* who, in the name of a personal vision, sought to rouse contemporary society or, more precisely, that part of society which is receptive to poetry, to a new self-awareness.

As far as our own era is concerned, it can hardly be contested that, at the present hour of history, there is no better or more pressing subject for, say, Negro poets such as Langston Hughes,

Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor, than the lot of their race, their sufferings, their fight for freedom, their hopes. Here we find the poet as a spokesman of collective interests which are, curiously, not only comprehended outside of the collective but also shared. It was in September 1952 at the second *Biennale internationale de poésie* in Knokke-le-Zoute, that Léopold Senghor cried out to his white brothers in Apollo: « Picture yourself waking up one morning, naked and black, in the awareness of being fixed by the corrosive stare of a white man. » I was present as he spoke these words and recall vividly how they electrified me, how I felt: *tua res agitur*. This was the moment at which Senghor emerged as the protagonist of the convention. Taken as a call for solidarity with the dignity of a black man in his struggle for political and social emancipation, his words had become for me a mark of my own part in contemporary history.

And yet it would be risky to conclude from such examples that in some such particular case, which the political ideologist would call the ideal case, the « interests » of the poet could literally coincide with those of society.

It is true we are living in an age of extreme social awareness. It is no longer theology and philosophy that head the hierarchy of our sciences, but sociology and political science, psychology and behaviourism. How is a poet to find his bearings in such an age? I can imagine that his horror at the formulation « happiness through social means » might bring him to the realization that, in so far as he is a poet, he is irrevocably out on his own. As plausible as Aristotle's definition of man as a *zoon politikon* or *animal sociale* may seem, the poet will insist that this definition overlooks a point of paramount importance, overlooks the Now and Nevermore nature of his own existence, the irrecoverability and non-substitutability of man's hypostatic and self-cognizant existence as a person. This is the mystery that Kierkegaard defined in the language of philosophy when he said: « Every individual is the exception. » How, in the face of his future state of non-existence, can the poet envisage departing from this world without having said what only he, of all persons, is able to say of himself and his personal existence on this planet? How can he ever experience the certainty of having written a final line if he has failed to put into words the unique shock of self-recognition, the shock that Adam must have felt when God called down to him: *Adam, where art thou?*

The personal, that is to say the unique element of his existence, manifests itself as language. The poem he writes may be understood by others, but only he can write it. In language he experiences the absolute quality of his freedom: freedom to give

voice to something never voiced before, to attempt a new « raid » on the inarticulate » as T. S. Eliot put it, and so to annul older conventions of perception, sensibility and language. This achievement may be seen as the conquest of new areas of human awareness by poetry and as « positive phenomenology »; any genuine work of art, Max Scheler has said, adds to the real material values of this world. Or it may be seen as a permanent criticism of the language of society. This I mean in the sense of Shelley's remark that poetry « creates anew the universe after it has been annihilated in our minds by the recurrence of impressions blunted by reiteration ». The freedom of the poet, being identical with the uniqueness of his language, involves in this sense an element of social protest, and possibly also of revolution.

If you ask me, therefore, whether it is the function of the poet in our time to create « new social myths » in order to prepare the way for the technical and social advances of humanity with stirring calls for action, or whether his function should rather be that of « defending mankind from a levelling conformity », then I would certainly favour the latter. In my view one can leave it to East German Party bards to celebrate « their » cosmonauts who have allegedly proved that the heavens are empty, that is to say uninhabited by any deity, and in this way degrade poetry into becoming a handmaid of political propaganda. I take my stand with the contemporary genius who had it in him to transpose the eternal theme of love and death into the language of his time; I would like to endorse the words that Dylan Thomas found to define his poetic calling in his poem « In my Craft or Sullen Art »:

Not for the proud man apart
From the raging moon I write
On these spindrift pages
Not for the towering dead
With their nightingales and psalms
But for the lovers, their arms
Round the grief of the ages
Who pay no praise nor wages
Nor heed my craft or art.

Still and all, it hardly behoves one who maintains that the important thing is to defend « mankind from a levelling conformity » to question the function of a World Fair. What this Fair demonstrates — the essential unity of the modern world under the auspices of technical civilization — is a fascinating experience of

our age; it is an historical fervour which lays hold of us all. But this idea of world unity and — for the first time in human history — of a planetary destiny, requires, if it is to be accepted by mankind, a complementary and opposing idea as a corrective: the idea of autonomous regional cultures. An incontestable and, one might say, god-given objection to the levelling processes of world civilization is, to my mind, to be found in the very diversity of languages spoken by the peoples of this world and cultivated by their poets. My compatriot Hans Magnus Enzensberger has claimed that we are today concerned with a « universal language of modern poetry » and he has attempted to demonstrate this theory in an anthology of contemporary poems drawn from sixteen languages. Ironically the impression gained when reading this book is quite the opposite of that intended. What becomes evident is the fact that the poets of all countries are far more concerned with themselves and with each other, with their predecessors and contemporaries in their own literature, than with the poets of others countries. In the struggle for a personal expression of uncompromising truth, any coming-to-grips with the poetic traditions of their own country has always been incomparably more important to them than contact with the poets of other languages. It also becomes apparent that the clocks of linguistic evolution run differently in the various countries, in Poland differently than in Russia, in Spain differently than in England, in North America differently than in Germany. In short, what becomes manifest is not a single universal language of modern poetry with national linguistic overtones but the world as reflected in sixteen languages.

This plea for the autonomy of regional cultures within an all-encompassing planetary civilization should be seen as a logical extension of my attempt to interpret the function of the poet from the aspect of the non-substitutable uniqueness of his existence.

If, on the one hand, I confess to being stirred by the voice of the modern *Orphée noir* as the voice of the howling, accusing, rejoicing collective, which seeks to raise its head among the community of free and independent peoples after centuries of slavery, but on the other hand attach such great value to the status of the individual in the face of the trend towards the total socialization of humanity, I do not admit to any contradiction but I see rather two complementary aspects of one and the same issue. When Senghor, in his book *Negritude and Humanism*, outlines a variant form of human « civilization » heretofore despised in Europe as « primitive », and when he in this way makes us aware of rich regional cultures such as those of Africa, cultures whose values

must not be allowed to be lost lest we die in the chill of our world-wide technical civilization, then I understand him perfectly. What he writes concerning the « intuitive », the all encompassing and « tactile » intelligence of the African is in all likelihood to be taken as the expression of a dialectic awareness of a *dual culture* to which he, as a highly sophisticated « Colonial Frenchman », feels himself to belong, and hence as criticism of the classical Cartesian-Voltairian convention of French thinking. But one might also take it — don't you think — as an alignment with those human force that we have called « poetic ».

In conclusion I should like to emphasize that it has not been my intention to play the aesthetic principle off against the ethical imperative which demands that we should take up arms and fight for the causes of justice on earth and « happiness through social means ». What I envisage is rather that peculiar, socially unmediated humanism inherent in poetry. The spokesmen of the New Left that are today holding the centre of the stage in Germany assert that man is being alienated from his nature through the elimination of the human factor in production methods, and they propose to overcome this alienation by bringing about a radical change in our social structure. Students who regard any policeman as a Fascist phenomenon demand from their professors a « positive Utopia » in the name of which a process of continuous revolution may be initiated. For my own part I find it less difficult to believe in the Holy Trinity than in a « positive Utopia, » which seems to be to me nothing less than the rejection of all historical experience and a radical denial of human nature. But I ask myself whether I should not cite the concept of alienation in order to illustrate my meaning when I speak of the socially unmediated humanism of the poet. To me the poet is Adam, Adam out of the Book of Genesis, exiled into historical time yet still retaining memories of Paradise. Him I seek in his moment of truth, that is to say in that situation which I regard as the most tremendous challenge to his imaginative powers: Adam in his mortality, the finite creature under the gaze of eternity. You will recall how Michelangelo depicted this situation on the ceiling of the Sistine Chapel: as a personal confrontation between God and Man — with that dramatic gap between the finger of God and the finger of Man which has been likened to an interval in Beethoven's music. What fascinates me most of all in this picture is Adam's face, its completely ordinary, completely classical cast of features which are nevertheless so inexhaustibly expressive that one could spend a lifetime trying to fathom them out. To me they are the features of a poet in a state of primordial freedom: the features of the young Mörike writing the line « O flaumenleichte

Zeit der dunklen Frühe» («O time of the dark morn, light as down»), the features of man in Paul Valéry's *Aurore*. Here, at the dawn of creation, I see man free of all the alienation that his existence has undergone in history, and it occurs to me that in his original state he is not a *zoon politikon* but a nestling, a «child of nature». He has heard the words «I have called thee by thy name, thou art mine», and it is up to him to demonstrate this sense of «belonging» in his language, that is to say to *restore* his own name and the names of all things and creatures as though they had never been named before. Whoever finds the word, for himself and for the Now and Nevermore nature of his existence, has also found it for all others who are receptive to poetry. In this sense poetry is also a medium — if not of society, then certainly of human communication.

Discussion

ROBERT GOFFIN (*Belgique*) :

Mon premier sentiment est de remercier M. Guy Sylvestre pour nous avoir reçus, ainsi qu'il l'a fait, à bras ouverts, et, faut-il dire, j'ai été d'enchantement en enchantement jusqu'à ce matin où j'ai assisté à une chose assez extraordinaire, où j'ai vu les poètes qui défilaient devant un escadron de la force armée canadienne. C'est, vraiment, une chose qu'il importait de faire, car, après ce que nous a dit notre poète américain, il était bon, n'est-ce pas, que les combattants présentent les armes à la poésie. Et je voudrais vous dire ceci, c'est que je vais souvent à des réunions de poésie. Depuis un an, j'ai été à Paris, j'ai été en Pologne, j'ai été à Budapest, j'ai été en Roumanie, je reviens d'Abidjan, j'ai été à Dakar. Faut-il vous dire que je me plains d'une chose : c'est que je revois souvent les mêmes têtes là où je vais. Je connais Guillevic, et je le connais même trop bien, et je l'apprécie ; je connais Emmanuel, j'en vois de nombreux autres et je voudrais vous dire que je souhaiterais voir, plus souvent, des jeunes à nos réunions. J'ai l'impression que c'est quelque chose qui nous manque. Et, tout à l'heure, Kirsanov, que je vois régulièrement, m'a donné l'occasion d'une observation. Les éditions que l'on publie en Russie ont fait mentir le poète Mallarmé ; car Mallarmé disait qu'il n'avait jamais vendu un livre pendant sa vie et prétendait que le poète était le héros de l'attente posthume. C'est en Russie qu'il aurait dû vivre pour voir ses œuvres publiées ! Je voudrais faire encore deux observations seulement. En Russie, et dans les pays de l'Est, l'État fait quelque chose de plus, peut-être, que dans les autres pays. J'appartiens à la partie sud de la Belgique, c'est-à-dire que nous nous expri-

mons en français — nous sommes trois ou quatre millions de Wallons; mon ami, le président Jonckheere, appartient au milieu des Flamands, et ils sont, aussi trois ou quatre millions, un peu plus que nous. Voici ma première constatation. Nous n'avons trouvé vraiment une certaine solidarité que du côté de l'Est. Nous avons eu une anthologie en Pologne; nous en avons une qui se prépare actuellement en Hongrie; nous en avons une en Roumanie; nous en avons une qui est publiée en Espagne, et bien sûr, en France je loue l'œuvre de Seghers. Mais je dois vous préciser que nous n'avons pas trouvé une adhésion aussi effective auprès des pays de langue anglaise. J'ai l'impression que dans une matière comme celle-là, et je le disais, l'autre jour au Président du Pen Club, à Arthur Miller; les États-Unis, qui sont un pays aussi puissant, ne font pas ce qu'ils devraient faire pour l'expansion de la poésie, pour la traduction de la poésie! Peut-être est-ce parce qu'ils sont trop commercialisés? il faudrait demander que l'une ou l'autre Université américaine se mêle de cela, et le réalise. La deuxième observation que je voudrais vous faire est celle-ci: je crois qu'à toutes ces réunions où je vais si souvent et où j'ai tant de joie à vous rencontrer (et c'est pour cela que j'y vais d'ailleurs, car j'aime la poésie à travers vous autres et à travers Andrade, et à travers Asturias, et à travers Kirsanov) nous devrions peut-être, nous les anciens, nous les vieux (je parle pour moi), porter plus d'adhésion aux jeunes. Où sont-ils? La poésie est-elle limitée à des gens qui ont déjà une situation arrivée, comme vous l'avez, vous? Je voudrais demander aux jeunes de nous témoigner plus de confiance qu'ils ne le font. Bref, c'est ce message que je voulais vous faire et j'espère qu'il ira plus loin. Et puisque tout à l'heure je vous ai parlé de l'armée qui nous recevait, je trouve en cette image le thème du symbole qui va me permettre de finir. Savez-vous, mes chers amis canadiens, que nous avons des Canadiens, même des poètes canadiens qui sont morts en Belgique. Cela fait un pont entre nos deux pays. Et savez-vous qu'il y en a un qui a écrit en anglais, une chose qui est émouvante que je vais me permettre de vous rappeler; lorsqu'il a dit:

To you from failing hands we throw
The torch; be yours to hold it high
If ye break faith with us who die
We shall not sleep, though poppies grow
In Flander's fields.

Cela va me permettre de paraphraser ce poème qui n'aurait plus de succès, qui ne serait plus de circonstance aujourd'hui parce

qu'il est peut-être trop anecdotique, mais ça me permet de dire aux jeunes: « Recevez le flambeau que nous vous passons. C'est à vous que nous pensons. Tenez-le haut pour proclamer votre orgueil. Si vous deviez rompre la solidarité qui vous lie avec ceux qui sont des anciens ou avec ceux qui sont morts, nous ne dormirions pas quand les coquelicots des poètes morts fleuriront dans les champs des Flandres. »

PIERRE EMMANUEL:

Le sujet qui nous réunit est, en fait, la poésie, le langage poétique, sa source, ses formes, sa raison d'être. Pour ma part, j'ai été, bien entendu, très ému d'entendre madame Denise Levertov parler tout à l'heure. Il est bien certain que nous tous, hommes de ce temps, nous sentons solidaires d'une aventure et d'une tragédie dont les aspects sont multiformes. C'est la tragédie de l'homme d'aujourd'hui et c'est aussi parfois son espérance. Les douleurs qu'elle inflige ne sont pas toutes de même nature. La Terre des Hommes est écorchée. Elle est écorchée vive au Viet-Nam, et nous en souffrons tous. Je dirais même que c'est l'une des raisons de la mauvaise conscience ou de la bonne conscience qui nous travaille souvent et qui nous amène à confondre parfois la protestation civique et l'inspiration poétique. Mais il n'y a pas que la Terre des Hommes qui soit écorchée vive. Il y a l'esprit des hommes qui est empêché de s'exprimer. Un assassinat de l'esprit, un assassinat ou un meurtre lent de l'esprit a une gravité aussi grande que le meurtre massif des populations sans défense et que la destruction de la terre. Il faut que nous le sachions. Il faut que nous sachions également que c'est exactement la même chose dont il s'agit, que ce sont pas deux mondes différents de l'homme, mais que c'est le monde de l'homme moderne, un monde où l'on détruit la terre, où l'on tue les hommes, et où l'on assassine l'âme des hommes. Il ne faut pas que chacun de nous se retire dans l'un ou l'autre camp, et se dise de là: c'est l'autre camp qui a tort, et qui est le monde du crime. La prophétie n'est pas pour moi simplement la profération de certaines évidences immédiates de l'Histoire. Je pense à la prophétie parce qu'il faut aller plus loin que l'histoire apparente des hommes et voir derrière cette histoire apparente ce qui meut l'homme éternel. Je crois avec la plus entière conviction que tel est le rôle de l'attentif à l'homme, de l'attentif aux hommes qu'est tout créateur. Je voulais donc, si vous le permettez, réunir la protestation, le cri émouvant de Denise Levertov qui nous a dit que, en tant que citoyenne, elle était prête non seulement à se mettre en cause, à se porter en avant, mais encore à se dresser

devant la force pour manifester sa propre conviction, et à être écrasée par la force, s'il le faut, mais que sa conviction fût affirmée, et la protestation, l'appel que Irving Layton hier nous adressait, au nom de ces 138 intellectuels, artistes, écrivains tchèques dont la lettre à l'opinion intellectuelle a été publiée par le *Sunday Times* d'il y a trois jours. Ce sont là non pas deux pôles entre lesquels la réalité serait écartelée, mais deux aspects de la même réalité, qui n'est pas une réalité politique seulement, mais également spirituelle. Ainsi, quand le poète, ou plutôt les poètes parce que le poète dans l'absolu n'existe pas — quand les poètes essayent de se cacher le fait que leur langage sert aussi à exprimer cette réalité commune et qu'il l'exprime dans sa profondeur, je crois qu'ils ont tort. Cela dit nous ne pouvons pas continuer pendant trois jours à parler de ces choses si évidentes pour nous. Il serait très intéressant de parler aussi de ce qui est vraiment notre raison d'être, ou plutôt notre fonction — car notre raison d'être est autre que notre poésie.

Dans les conversations qui ont eu lieu après les réunions que nous tenons ici, conversations qui sont particulièrement illuminantes et qui constituent, on peut dire, le moment le plus heureux de notre rencontre, j'ai été frappé de ce que disaient certains poètes américains au sujet de l'importance qu'a prise la lecture de la poésie chez eux. Cela est vrai aussi chez les Soviétiques, où la lecture de la poésie est un aspect essentiel du rapport entre le poète et son public. Quant à moi, j'ai tendance, peut-être parce que jadis j'ai trop lu tout haut de poésie, à penser que la véritable dimension de la poésie, ce n'est pas la lecture à haute voix, mais la contemplation intérieure très lente, l'analyse en profondeur de tout ce que peut apporter de suggestions un poème à son lecteur.

NATHANIEL TARN (*Grande-Bretagne*) :

Well, nothing, I'm afraid, quite as fluent as that! French is perhaps a better language for rhetoric than English . . . So : just one or two remarks that have been formulating themselves in my head as people have been talking. I feel very much, above all and in this special time, with Mrs. Levertov. This is a time of duties. But those who feel that these duties are calling poets away from the essential tasks of poetry may be forgetting that duties carry certain disciplines with them, or are going to carry them. Since we talk about the world through our own growth and since this growth may involve us in certain duties, we are now going to be called to assume fear, to accept fear. Poets tend to be shy and timid in front of other people ; that is the case with me most of the time. I know

that any political action I may take, and take it I shall though England is no great arena for such things at the moment, will bring all the kind of fear that one might have in battle, with people alongside one — but the kind of fear which means that you sometimes have to stand alone and not conform. Without looking at lists to see who is there with you, to see that you are safe if your companions are well known, which is another kind of conformity. This effort is a discipline; the awareness of the effort will probably make one more aware of the world one lives in; poetry can do nothing but gain from this increased awareness.

Now a second point, not unrelated to the first. There has been a great deal of talk here about this theme of ours *Terre des Hommes*. With the exception, I think, of M. Pierre Emmanuel, most of us have been talking about *hommes* rather than *terre*. I remember some poet, whose name I forget for the moment, saying that it is time we should « remember the earth », « *il faut, maintenant, que nous nous souvenions de la terre* ». If we are called to fairly revolutionary ideas, expression and methods in our dealings with society, we have also, I believe, a great duty to be conservative about the world that that society is going to live in. I am not particularly a « nature poet » — English poets seem to have been little but that in recent years — but I am very concerned indeed with the murder of the earth and the murder of the human environment we are supposed to be living in. And this goes from the destruction of the great whales — to take one instance — to the destruction of one of the most beautiful coasts in the world, that of the Mediterranean, by bad architecture. (I would remind you that, as far back as the twenties, le Corbusier pointed out that architecture, rightly conceived, was the alternative to revolution.) And all these things are very much linked, linked in their life, because as you know, if you put poison in the ground, that, poison will get into food, and then into birds, and then into fish, and then into ourselves, so we are all involved in this thing. And you see, when planes over Vietnam murder a forest in war, and we murder the same kind of thing in peace, with chemicals, erosion and so forth — is there not some relation? And yet we talk of war in the one case and peace in the other.

We don't understand any more the totality of things, the complete setting. We foul our house the earth constantly. Now the poet being the most open, available, *disponible* kind of human being, left around should perhaps assume sometimes (not all of the time I mean people do have other concerns . . .) some kind of guardianship of this totality that he and his fellows are expressing themselves within, or giving its voice to. I think that's it.

ROBERT LOWELL (*États-Unis*) :

I want to throw in my straw of truth and falsehood in this question whether poetry should be engaged. That seems to boil through these discussions and nobody's answer is going to be true, I think. You have to answer for your own position and what seems obvious, and maybe everyone will agree, is that poetry is free to be engaged and is also free not to be engaged; it's free to be disengaged. There is a side of poetry that would say that poetry has as much to do with the Vietnam as to building a house, that you are absolutely free not to express these causes, but that you are inspired by them. The other half truth is that you disregard these causes at your peril, I think both as a writer and as a human being. May be the main line of poetry is some sort of adulterous mixture: attachment and detachment. It's an imperfect mixture as you have in Shakespeare. Now, the distressing thing is that the poet is free to be engaged in bad causes, and very good poetry has been written for bad causes, and that may work and it will turn out that it will be something else, and that the bad cause becomes transformed. I want to pay homage to the two poets whose shadows are with us but whose presence isn't: Pound and Neruda. They are as great poets as we have alive probably and both to my mind followed very bad causes. Indeed, both superficially and profoundly. And they were better poets for it, and I should like to pay my homage to them.

FLAVIEN RANAÏVO (*Madagascar*) :

Je serai très bref. Tout d'abord, je profite de cette occasion pour rendre hommage au comité que dirige Monsieur Sylvestre, pour n'avoir pas mis de frontière à la conférence à laquelle il nous a si aimablement invités.

Si je parle, c'est un peu pour enfoncer une porte ouverte après ce que vient de dire notre ami Pierre Emmanuel, et notre ami, le poète américain. En fait, je crois qu'il faudrait, d'ores et déjà, abandonner ce sentier qui n'est pas le nôtre, qui est d'essayer de donner sinon une définition, du moins une interprétation de ce qu'on appelle la liberté.

Pour moi, la liberté ne peut pas avoir de frontière. On pourrait même être libre de ne pas être libre. Et j'étais bouleversé, tout à l'heure, en croyant comprendre qu'une poésie n'est valable que si elle est engagée dans un sens donné. Je pense que le poète, lui, devrait être absolument au-dessus de tout cela. Et, comme le

disait d'ailleurs notre ami Pierre Emmanuel, ce n'est pas ce que vous appelez la vérité, à vous, qui devra être la vérité pour tout le monde. Et qu'y a-t-il de plus logique que la logique? Eh bien, je ne pense pas que la logique de certains pays soit la logique de mon pays. Évidemment, je ne m'aviserai pas de donner des exemples ici, mais je crois que nous aurions intérêt vraiment à abandonner ce sentier qui est, sinon dangereux, du moins, stérile de vouloir donner une orientation à la poésie.

Le président remercie les participants.